

Interview de Véra Léon dans cet édito : « Comment montrer le harcèlement ? »

De quelle façon représenter les violences dont sont victimes les femmes sans retomber dans un cliché érotique ? La photographie de presse rencontre de grandes difficultés.

LE MONDE | 28.10.2017 à 08h00 |

La question s'est posée ces temps-ci à la rédaction du Monde. Langage sexiste, harcèlement de rue, agressions sexuelles, viol : comment représenter les violences dont sont victimes les femmes ? Nous faisons presque toujours appel au dessin : par son pouvoir symbolique, il permet de représenter ce qui ne se voit pas directement. La photographie, elle, éprouve de grandes difficultés à aborder la question sans éviter les clichés – et le photoreportage est rare.

« La difficulté majeure est de représenter des situations où les violences sont psychologiques », explique Tess Raimbeau, du service photo à Libération. « Le harcèlement de rue est impossible à photographier », renchérit Marie Docher, photographe et vidéaste, fondatrice du blog Atlantes et Cariatides. « Si je suis une femme et que je veux photographier en direct la scène d'un potentiel harcèlement, les comportements changent et peuvent même devenir très dangereux », poursuit l'artiste, auteure de « Ni vues ni connues », un projet vidéo consacré aux témoignages de femmes photographes.

Même l'image de la photographe américaine Ruth Orkin, *American Girl in Italy* (1951), qui montre une jeune Américaine assaillie par les regards d'une quinzaine d'hommes dans une rue de Florence, n'a pas été prise sur le vif : la scène, qui a eu lieu, a été rejouée quelques instants après pour la photo. Le harcèlement des femmes est décidément difficile à saisir.

Quant aux banques d'images dont se servent les rédactions, elles ont peu de ressources à offrir. La plupart des photographies proposées se ressemblent : autour d'une machine à café ou d'une photocopieuse, sous une lumière tamisée, un homme en costume touche la cuisse, la fesse ou le sein d'une femme, tandis que les visages sont maintenus hors cadre. Le travail comme décor et la main comme symbole de l'agression.

« On tombe dans la caricature : par exemple, la femme harcelée porte une minijupe ou des bas résille », remarque Véra Léon, doctorante en histoire de l'éducation et en histoire de la photographie. « Or, le harcèlement est quelque chose de banal qui échappe au stéréotype des représentations. Le corps de la personne y est montré comme un objet désirable, au détriment d'une situation sociale crédible. Le corps féminin reste ainsi toujours sexualisé », ajoute la chercheuse. Comme si ces images continuaient à véhiculer les stéréotypes qu'elles prétendent dénoncer.

Peut-on en dessiner la généalogie ? Selon Véra Léon, « l'héritage érotique de l'art occidental participe à une mise en fiction du rapport hommes-femmes », y compris dans ses formes violentes. Ainsi, dans l'histoire de la peinture occidentale classique, les représentations, souvent érotisées, des enlèvements (celui des Sabines, par Poussin ou Rubens), ou du viol (comme *Le Verrou*, de Fragonard) sont nombreuses. L'un des motifs récurrents est celui de Suzanne et les vieillards, inspiré d'un épisode de l'Ancien Testament au cours duquel une jeune femme vertueuse repousse les avances de deux hommes. Parmi les peintres qui se sont emparés de ce thème biblique, on ne compte qu'une seule femme : Artemisia Gentileschi.

C'est son premier tableau, elle le finit vers 1610, à l'âge de 17 ans. Sombre ironie du sort, il s'agit de sa seule peinture réalisée quelques mois avant un événement que plusieurs historiens de l'art considèrent comme fondateur dans son œuvre : un viol.

En savoir plus sur

http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/10/28/comment-montrer-le-harcelement_5207157_3232.html